

AATF BOOK CLUB 2008: NOUS SOMMES TOUS DES PLAYMOBILES

«Nicolas Ancion le jeune auteur belge que la France devrait s'arracher», a écrit Didier Van Cauwelaert. Né à Liège en 1971 de parents marionnettistes professionnels, de Liège à Carcassonne, en passant par Bruxelles ou Madrid, il fait étape là où poussent les mots. Depuis une dizaine d'années, il réinvente le monde à travers des histoires un peu loufoques, un peu absurdes: sept romans, des nouvelles, de la poésie, des feuilletons pour le Web ou la radio et bien d'autres choses. Ses nouvelles ont été couronnées par une dizaine de prix littéraires. Romans et recueils de poésie lui vaudront de nombreux prix en Belgique et à l'étranger. Il a été admis au sein de l'Association des écrivains belges de langue française. Nicolas Ancion contribue aussi à des ouvrages collectifs tel «Étranger, j'écris ton nom» qui met en histoires la politique d'asile de la Belgique, les conditions d'accueil des réfugiés, la question de la régularisation des sans-papiers. Il y apporte sa propre vision pour comprendre et mieux vivre ensemble. Il est également critique de livres et de bandes dessinées pour des périodiques belges.

À consulter: [http://fr.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Ancion].

[<http://ancion.hautefort.com>]

[www.bon-a-tirer.com/auteurs/ancion.html]

[<http://ancion.ibelgique.com/>]

Jeune, engagé, Nicolas Ancion écrit tour à tour avec tendresse, avec humour, parfois noir ou «décalé». Son style est dynamique, «upbeat». Il emploie un vocabulaire percutant et très imagé, où coulent des aphorismes, proverbes et jeux de mots amusants comme: «Cynthia...passait plus de temps sous les bancs solaires (tanning beds) que sur les bancs scolaires (schools desks)» (p.130). Nicolas Ancion veut promouvoir la lecture chez les jeunes; il leur propose des histoires courtes mais qui font réfléchir. Nicolas aime le contact avec le public et se prête volontiers à des discussions avec les professeurs et les jeunes dans les écoles.

Bibliographie

Nous sommes tous des playmobiles, nouvelles, Le Grand Miroir, 2007.

Le poète fait sa pub, poésie, Maelström, 2006 (Prix Gros Sel 2006).

Carrière solo, roman, Labor, 2006.

Métro, boulot, dodo, poésie, L'arbre à paroles, 2006.

Dans la cité Volta, roman, CFC, 2005.

Le garçon qui avait mangé un bus, roman, Averbode, 2004.

Haute pression, roman, Le Grand Miroir, 2004.

Le dortoir, poésie, Éditions le Fram, 2004.

Les ours n'ont pas de problème de parking, nouvelles, Le Grand Miroir, 2001.

Quatrième étage, roman, Luc Pire, 2000 (Prix des Lycéens 2001).

39 doigts et 4 oreilles, poèmes illustrés par Frédéric Hainaut, Les éperonniers, 1998.

Écrivain cherche place concierge, roman, Luc Pire, 1998.

Le cahier gonflable, roman, L'Hèbe/Les éperonniers, 1997.

Ces chers vieux monstres, poésie, Éditions Unimuse, 1997.

Ciel bleu trop bleu, roman, L'Hèbe, 1995 (Prix Jeunes Talents de la Province de Liège).

Nous sommes tous des playmobiles, nouvelles

Résumé: Ce livre s'adresse à tout le monde et en particulier aux jeunes. De ces dix nouvelles ou tranches de vies tendres ou cyniques, on peut facilement

tirer des leçons de vocabulaire, de grammaire française, des idées sur la Belgique et ses monuments, ses traditions, ses villes et ses façons de vivre, mais surtout, on peut tirer des leçons de vie. La vie, le destin nous tient et nous balotte comme des marionnettes au bout d'un fil... Un banquier fait sa justice lui-même. Des mauvais garçons bruxellois, frustrés par la grammaire, se vengent sur un académicien français qu'ils ont kidnappé. Un fils d'émigré grec renoue avec ses racines grâce au paquet de cigarettes de son père. Il suffit de presque rien—une tache de sauce, un appareil photo, une agrafeuse, un paquet de cigarettes St. Michel, une enveloppe oubliée sur un siège de voiture ou de métro—pour qu'une vie banale bascule dans la grande aventure. Autant de «playmobiles» (petits bonhommes ou jouets en plastique) qui s'agitent, espèrent ou désespèrent. Comme nous? Nicolas Ancion aborde par ses nouvelles des genres variés (le polar, le fantastique, par exemple) sous des angles un peu décalés. Toutes ces histoires sont excellentes pour pratiquer, entre autres, les hypothèses (si...). Dans ce recueil, on parle beaucoup de Bruxelles, de la Belgique et de ses villes francophones comme Liège ou Mons. Voilà de quoi travailler sur la géographie du pays et aborder la question du bilinguisme.

Quelques suggestions de lecture pour les cinq nouvelles de ce recueil dont le choix est subjectif:

- «Moi je dis qu'il y a une justice»
- «Une tache de sauce»
- «Bruxelles insurrection»
- «Georges et les Dragons»
- «Haute pression»

Dans la première, «Moi je dis qu'il y a une justice», deux drames se superposent et s'intercalent: un banquier et sa femme divorcent et, en même temps, des gangsters apparaissent pour dévaliser la banque. Nicolas Ancion crée l'atmosphère rapidement



en quelques phrases et mène le suspense jusqu'à la fin, inexorablement. Quand on comprend ce qui se passe (le banquier sauve la banque et sacrifie sa femme, ce qui l'arrange bien puisqu'ils allaient divorcer), on est à la fois soulagé, surpris et horrifié. La «morale» de cette histoire pourrait se résumer par «le hasard fait parfois bien les choses oui mais pour qui»? À qui profite cette justice? Expliquez la phrase: «([a justice] elle a les yeux bandés, il faut en profiter)» (p.17).

Il y a de quoi faire discuter une classe! On peut commencer par faire décrire les personnages principaux: le banquier et sa femme, le/les gangster(s), physiquement et moralement, et ensuite analyser le texte. Qui est le narrateur? Relevez les mots et phrases qui révèlent l'état d'esprit du narrateur. Pourquoi son pantalon l'obsède-t-il? Où se passe cette histoire? Y a-t-il des allusions politiques dans cette histoire? Lesquelles? (e.g. «il travaillait pour la mafia estonienne avant de s'exiler en Belgique», p.12). Racontez la suite des événements en commençant par «Et si Yvonne n'était pas revenue rechercher ses affaires ce jour-là...» (si + plus-que-parfait → conditionnel passé). Quel était le plan du gangster? Et celui du banquier? Commentez sa remarque «Vous avez Yvonne, que voulez-vous de plus?» (pourquoi est-ce ironique?). Chez Nicolas Ancion la violence, quand elle est décrite, n'est pas gratuite. Il choisit ses mots et fait sourire... humour noir, décalé dans quel but, selon vous?

La seconde histoire, «Une tache de sauce», commence avec cette phrase: «Pour changer le monde, il suffit de changer de chemise» (p. 21). D'emblée on peut expliquer le sens des aphorismes cités—«retourner sa veste, plier bagages»—et enchaîner avec des hypothèses («si je n'avais pas eu cette réunion importante ce jeudi-là..., si je n'avais pas mis ma chemise bleue..., ma vie n'aurait pas basculé»). Cette nouvelle se passe dans le monde des affaires et raconte comment un directeur commercial chez Carrefour découvre par hasard des travailleurs roumains illégaux cachés et exploités dans un entrepôt du magasin. Il déclare cela au grand jour et perd «son travail en même temps qu'eux (...) la boîte est en liquidation, les locaux vendus. À cause d'une tache de sauce» (p. 28). Cette histoire donne l'occasion d'activer un vocabulaire de base du français des affaires (atelier, réunion, ouvriers, emploi, entrepôt, résultats annuels, syndicat, travailleurs, code barre, client, etc.). Il est intéressant de relever les mots et expressions qui indiquent l'avant et l'après de la découverte des travailleurs illégaux pour le narrateur. Sa vie «a basculé» c'est-à-dire? (elle a changé radicalement). Racontez avec vos mots le passage qui commence par «ça faisait quatorze ans que je travaillais...» jusqu'à «juste dans mon dos» (p. 27). Dans cette nouvelle, il est question également de la vie privée inséparable de la vie publique, professionnelle. Il est aussi question d'éthique, de l'humain et des choix à faire entre le fric (l'argent), la position sociale, le business. Voici des occasions de discuter de la responsabilité de ses actes, des valeurs et, en fin de compte, du bonheur. Faire relever les passages qui marquent l'évolution de la conscience du narrateur qui l'amène à changer de vie. Que pensez-vous de ce choix? Qu'auriez-vous fait à sa place? Pensez-vous que ce scénario soit réaliste? Que savez-vous du travail des enfants? Ce sujet peut s'élargir sur la question terriblement actuelle du trafic des illégaux, du commerce équitable, de la délocalisation des manufactures dans des pays du tiers monde et du problème du coton. À ce sujet, il existe un livre très bien fait par Erik Orsenna, *Voyage aux pays du coton: Petit précis de mondialisation* (Fayard, 2006).

L'histoire suivante, «Bruxelles insurrection», force dans l'absurde. Des mauvais garçons bruxellois, terroristes au nom d'une révolution de la francophonie belge, se vengent sur un académicien français qu'ils ont kidnappé dans le métro. D'aucuns diront que ce sujet est cruel en dépit des passages durs qui restent bien dans les limites de l'acceptable—la torture du vieux à coup de syntaxe incorrecte est comique: «si j'aurais su [...] si tu serais v'nou [...]. Les salauds, ils

voient que ça me fait mal, marmonne le vieux» (p.54). Le sujet et l'intention de l'auteur dans ce texte sensibilisent les jeunes aux questions d'identité liées à la langue de façon originale—l'opposition langue académique élitiste et langue de la rue, de surcroît Bruxelles; littérature franco-française franco-centrique et littérature francophone périphérique ou *mineure*... On peut faire remarquer les allusions à l'accent bruxellois qui déplaît tant à l'académicien (p.56) ou faire expliquer pourquoi les «mutins du Royaume de Belgique» déclarent: «si on avait été un peu plus organisés, on aurait recruté des collègues frondeurs de Lausanne, Lomé, de Moncton, ou de Guernsey»... (p.64). Leurs revendications sont aussi inattendues que le discours qu'ils débitent à l'académicien (qu'ils appellent Popaul) sur la validité de la langue du citoyen telle qu'elle est parlée à côté de la langue imposée par l'académie au citoyen... même belge. Ils veulent, par exemple, «annoncer publiquement à la radio, à la television et dans la presse que la langue française appartient en propre à chacun de ses usagers...» (p.56). Sur ce dernier point on peut se référer au livre de Jean-Marie Klinkenberg *La Langue et le Citoyen* (PUF, 2001) qui souligne la fonction sociale d'une langue: «la lan-gue est faite pour le citoyen et non le citoyen pour la langue...». De nombreuses activités s'offrent ici à l'enseignant pour faire connaître la perception du français dans les banlieues et en particulier dans des pays franco-phones hors de France. Commentez le point de vue de ces «terroristes» et soulignez les passages où ils s'expliquent —«Tu DOIS leur dire Popaul que ça bouge dans les quartiers [...] tu peux leur dire que les bar-bares sont dans la place [...] sur les bancs du métro [...] dans les cours de récré, dans tous les endroits où ça tchatche et où ça grouille de mots» (p. 61). Que pensez-vous de leur «cause»? Trouvez les passages loufoques/absurdes et dites pourquoi. Relevez des allusions à des spécificités culturelles belges—on parle de «royaume» (la Belgique est une monarchie, p. 57); de trappistes (bières dont la Belgique produit plus de 500 variétés, p. 58); de surréalisme et de lieux bruxellois tels la place Royale, le Palais de Justice, l'Atomium... de quoi faire une recherche sur les courants artistiques typiquement belges (Magritte) et découvrir la capitale et son histoire.

La nouvelle intitulée «Georges et les Dragons» relève d'un autre genre où se mêlent les souvenirs de Grèce d'un fils d'immigré avec des éléments de la vie belge. L'histoire se passe dans la province du Hainaut, à Mons où, après la guerre, de nombreux immigrants du sud (Italie etc.) sont venus travailler dans les mines de charbon.

La nouvelle ne s'étend pas là-dessus mais bien sur le sentiment mi-grec, mi-belge des enfants de la deuxième génération, qui n'ont de connaissance du pays d'origine de leurs parents que par les contes et mythes transmis par les souvenirs. Dans ce cas-ci, Georges collectionne les images qui figurent sur les paquets de cigarettes St Michel que fume son père. Il découpe patiemment les personnages (Saint Michel qui terrasse un dragon) et en fait des collages... une gigantesque icône qui doit le protéger de tout... Le héros Saint Michel ressemblant dans l'imagination de son père au Saint George de la tradition grecque, ceux-ci se sont fondus pour l'enfant en un seul personnage. Ce syncrétisme culturel tient lieu de métaphore pour le sentiment bi-culturel, métisse des enfants d'immigrés. L'histoire est pleine d'émotions présentées simplement, en quelques évocations, par exemple: «Cinq minutes avant le repas, il (mon père) s'asseyait dans son fauteuil à côté de la fenêtre du salon, celle qui donnait sur la rue, allumait une cigarette et disait: «Je regarde la mer». Ça me fascinait. J'avais beau m'asseoir sur les genoux de mon père pour regarder la mer avec lui, je ne voyais rien... (...) Après le repas, mon père retournait à son fauteuil, s'allumait une Saint-Michel et annonçait: «le soleil va bientôt se coucher sur la mer» [...] «... depuis mon arrivée à l'école secondaire, on riait aussi bien de mes origines (Hé Georges, va te faire voir chez les Grecs!) que de mon prénom démodé. À cette époque la plupart des mystères de mon enfance avaient trouvé une explication. Mon père ne voyait pas vraiment la mer depuis son fauteuil [...] et s'il avait opté pour les Saint-Michel au lieu des Belga et des Boule d'Or que ses collègues de l'usine achetaient [...] c'est qu'il ne lisait pas le français en arrivant en Belgique et qu'il avait cru reconnaître saint Georges sur le paquet de cigarettes. Et saint-Georges, pour lui, c'était déjà un petit goût de Grèce». La Belgique est aussi une terre de traditions: elle regorge de manifestations folkloriques qui se perpétuent depuis le Moyen Âge, comme le Carnaval de Binche, les processions qui mélangent le religieux et les légendes... À Mons, il y a la Ducasse (*Fair*) et le combat de Saint Georges et du Dragon dont les poils de la queue portent bonheur (p. 98)! Habilement, l'auteur intègre les niveaux de signifiants et de signifiés pour faire ressentir la valeur pour l'enfant de ce saint patron, ce Saint-Georges. Il y a donc aussi matière à explorer traditions et folklore, la place des saints dans les religions catholique et orthodoxe, les superstitions populaires et leur force dans l'imagination, et l'importance des mythes par rapport à la réalité. Cette histoire conclut sur l'assimilation et l'intégration des enfants

d'immigrés dans la société d'accueil. Qu'est-ce qui indique que le jeune Georges est, avant tout, belge?

«Haute Pression», la dernière nouvelle du recueil, est plus longue et plus complexe. Elle décrit la vie, bousculée un beau jour par les suites d'un accident, d'Yvon Kampeneers, un publiciste d'âge moyen, fatigué par son travail. L'histoire se prête très bien à la découverte d'une carte des rues et lieux de Bruxelles (e.g. Bruxelles-les-Bains, l'avenue Louise—les Champs-Élysées de Bruxelles), le quartier du Jardin Botanique, le canal, le parc Royal, l'ULB— Université Libre de Bruxelles, la Bourse, l'Avenue des Arts et l'Ambassade des États-Unis, St-Gilles, etc.). Trois vies, trois destins sont impliqués dans cette histoire: ceux d'Yvon Kampeneers; de Fabian Peeters, la personne renversée par la voiture d'Yvonl et indirectement d'Edmond Deltour, un vieil homme de 93 ans (en Belgique on dit *nonante-trois*), écrivain en mal d'éditeur. Pris de remords pour n'avoir pas amené Fabian à l'hôpital, Yvon finit par sombrer dans la dépression et la boisson. Fabian, le jeune fanatique de musculation, se remet très bien de son accident et le vieux est mort, son dernier manuscrit restant inédit.

De nouveau le hasard régit les choses: si seulement Yvon, en retard pour un rendez-vous, ne s'était pas énervé au volant de son Audi sur un Français perdu à Bruxelles dans sa Renault... si seulement Fabian, qui venait de se faire abandonner par sa copine Cynthia (pourquoi?) n'avait pas voulu descendre en ville se changer les idées ce soir-là avec ses amis Youssef et Luigi (ces noms vous donnent-ils une idée de leur origine arabe ou juive et italienne?)... s'il n'avait pas trouvé une enveloppe sur la banquette du métro et si cette enveloppe n'était pas restée dans la voiture d'Yvon après l'accident... si seulement Yvon avait soulevé la couverture pour voir le vrai Edmond..., Yvon n'aurait pas eu tous ces remords. Les hypothèses vont bon train et inventent tout ce que les événements n'ont pas révélé. Par exemple, Yvon s' imagine que Fabian est l'auteur du texte qu'il a trouvé dans l'enveloppe. Il essaie de le contacter en vain et échafaude alors des raisons loufoques comme «il est dans le château de ses parents dans les Ardennes, ou en mission à Bagdad pour un journal d'étudiants» (p. 153).

Quiproquos à la manière d'un polar, des circonstances qui ironisent le destin et lui donnent des raisons de jouer avec la vie des gens, Nicolas Ancion nous laisse y penser tout seuls («le vieil Edmond n'avait aucune trace de contusion [...] on n'allait pas l'autopsier pour vérifier les thèses affligeantes d'un rondouillard en costume trois pièces. Les flics lui conseillent le repos. Il explique que tout ça était impossible, qu'il

avait passé une soirée avec Edmond Deltour, qu'il était jeune et musclé, qu'il avait écrit un chef-d'oeuvre, qu'il ne pouvait pas être mort ainsi», p.159). Cette nouvelle se termine sur une note pleine de si..., est-ce selon vous une réflexion sur la fatalité où des «near-successes/misses» côtoient une justice qui se fait un peu au hasard (Luigi lacère les pneus de l'Audi d'Yvon parce qu'il veut venger son copain Fabian sans trop savoir pourquoi, p.157)? Mais rien ne change fondamentalement, si ce n'est dans la tête d'Yvon Kempeneers. Une activité à faire serait de décrire les personnages cités ci-dessus, replacer les événements selon leur chronologie et selon ces trois personnages, indiquer les points d'intersection de leurs destins et réécrire une histoire où tout finirait bien. Par exemple, le vieux Edmond serait couronné de gloire à 93 ans (juste avant de mourir) avec l'aide d'Yvon Kempeneers; à l'hôpital où Yvon l'a amené, Fabian se remet de son accident et s'en retourne au gymnase où il retrouve sa copine et ses copains. Yvon change de boulot et devient agent pour une maison d'édition? Pourquoi pas?

Bonne lecture!

Nous sommes tous des playmobiles, nouvelles, Le Grand Miroir, 2007. ISBN: 9782874157974. Prix TTC: 15,00 euros. Format : 14.8 X 20 cm peut être obtenu sur [amazon.fr] et aux Éditions Luc Pire. Collection Le Grand Miroir: [www.legrandmiroir.be/portail/ouvrages.php?edId=3&menu1=3&menu11=4&ouvRub=-1]

Vous pouvez également discuter de l'une ou l'autre histoire avec moi par e-mail, avant d'en discuter au congrès AATF 2008 de Liège avec Nicolas Ancion lui-même.

Thérèse Saint Paul
Murray State University
[therese.saintpaul@murraystate.edu]